

Isabelle Pandazopoulos

DOUBLE FAUTE



Gallimard **Scripto**

Gallimard

Scripto

Isabelle Pandazopoulos

**DOUBLE
FAUTE**

Gallimard

*Pour Antoine,
ce livre écrit par grand vent,
à tes côtés.*

Première manche

Je suis prêt.

Calme.

Mon cœur bat paisiblement à son rythme habituel, je pourrais tout aussi bien aller faire une sieste, je souris même à cette idée.

Je vais rester, je vais le faire. Tout va bien.

J'ouvre et je referme mon sac de sport quatre fois de suite, je tire sur mes chaussettes en faisant claquer l'élastique, j'ajuste le bandeau autour de ma tête au millimètre près, je tapote ma raquette avec la paume de ma main, je sautille d'un pied sur l'autre, j'inspire puis j'expire très profondément.

Et je recommence, le sac de sport, les chaussettes, le bandeau, la raquette, la danse de Sioux, inspiration expiration, en boucle pendant un petit moment.

Je finis par le dire à voix haute *je suis prêt*.

Un mince filet de voix cassée par l'angoisse comme si une main de fer serrait ma gorge en étau. Je sens la panique sortir du bois et gagner brusquement la bataille, par surprise. Ça n'a servi à rien de faire semblant.

Je ne suis pas prêt, je le sais, je ne le serai jamais.

Autour de moi, le monde part en vrille, je me raccroche de justesse au portemanteau, le sol sous mes pieds se rapproche dangereusement du plafond, j'ai besoin de mes deux mains pour ne pas m'effondrer, je tiens bon, je répète à voix haute, *je suis prêt*.

Et je me mets à pleurer. À gros sanglots comme un môme de quatre ans, ce qui ajoute encore au ridicule de ma situation. J'essaie en vain d'arrêter de faire tourner le monde autour de moi comme si j'étais sur un manège. Et puis j'entends la voix d'Axel. J'ai juste le temps de filer m'enfermer dans les toilettes. Il doit être avec son coach. Ils parlent et rient un moment sur le pas de la porte. Un rire un peu forcé qui m'est sans doute adressé.

Ça me transperce comme des lames de couteau.

Axel, c'est le type que je dois affronter dans soixante-sept minutes sur le court central. Ça fait cinq ans qu'il n'a perdu aucun match important. *Sauf face à Ludo.*

Je m'essuie les yeux vite fait et je tente de reprendre mon souffle. Mais il n'y a rien à faire, j'ai beau respirer en m'appliquant consciencieusement comme on m'a appris, l'air reste bloqué dans mon thorax, je me sens aussi efficace qu'un poisson rouge en train d'agoniser sur le coin d'un trottoir.

Je me laisse glisser le long du mur carrelé des toilettes et je plonge ma tête entre mes genoux, les yeux fermés, les poings serrés, il faut coûte que coûte que je retrouve un semblant d'énergie, la force de marcher jusqu'au court pour envoyer au moins une première balle de service.

Sinon, je risque de m'en vouloir pour le restant de mes jours.

Découvrir à dix-sept ans que je ne suis qu'un lâche, un trouillard, un merdeux. Je ricane, ce sont exactement les mots que mon père emploierait s'il me voyait à ce moment précis.

Mais il n'est pas là.

J'ai vomi.

Axel se plante devant la porte des toilettes, il me demande trois fois comment je vais et si j'ai besoin d'aide.

Parce qu'en plus d'être un grand espoir du tennis masculin, Axel est un garçon de confiance, gentil, aussi fair-play sur le court que dans la vie, le genre

que tout le monde admire et qui fait l'unanimité. À côté, je fais vraiment figure de petit canard ingrat. Ça achève de me miner.

Bon Dieu, mais qu'est-ce que je fous là?

Je suis pris à nouveau d'une violente nausée. Axel donne un coup sec dans la porte qui saute sans problème. Il pose une main sur mon front et l'autre dans mon dos en me disant des tas de douceurs que je préfère ignorer. Bien plus tendre que ma propre mère que, de toute façon, je ne laisse plus m'approcher.

Je finis par me calmer.

Il s'assoit à côté de moi sans me quitter des yeux.

– Ça y est, tu reprends des couleurs.

Plus il est aimable, plus ça me rend agressif.

Pendant que je rêve de lui défoncer la tête, de lui faire avaler ses balles jaunes et ses quatre raquettes pour effacer son sourire compréhensif et ses mots rassurants, il me soulève de terre et me porte quasiment jusqu'au banc des vestiaires.

– T'es plus lourd qu'il y paraît!

Il s'ébroue comme un chiot, content de se débarasser de son fardeau.

– Ouais, d'ailleurs tu devrais te méfier, je rétorque, goguenard, comme si je faisais une blague.

En même temps, je plante mes yeux dans les siens, rassemblant tant bien que mal tout ce qui me reste

de fierté pour le lui jeter au visage. Il reçoit le message cinq sur cinq. Une lueur guerrière passe dans ses yeux bleu pâle qui virent au gris. Ce type aime gagner, il a cette rage qui coule dans ses veines et c'est soudain terrifiant. Mes jambes se sont remises à flageoler toutes seules mais, cette fois, je ne les laisse pas faire. Je me remets debout, je vais me rincer, et puis je me force à avaler les deux barres de céréales que me tend Axel.

J'arrive même à murmurer *merci*. On sourit tous les deux. Il a passé la main dans l'élastique de son short.

– Ludo sera là ?

Je pique du nez. Je ne veux pas parler de mon frère. En guise de réponse, je marmonne :

– Je crois pas, non... enfin je sais pas, peut-être.

Je refais mes lacets, je pense que ça suffira pour qu'il comprenne que je n'ai pas envie d'entendre la suite. Surtout pas ce jour-là.

Mais il continue, il a dû se promettre de ne pas reculer. C'est comme ça, les champions, ils ne savent pas s'arrêter.

– Il t'a rien dit ? Pour moi ?

Il est devenu rouge comme une tomate. Et moi, je ne sais pas quoi faire de toute sa gêne. J'ai juste envie qu'il comprenne que vraiment ce n'est pas le moment. Je plante mes yeux dans les siens.